Sous le soleil de Miralago

Autor(en): **Reinhard, Marguerite**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse**

Band (Jahr): **58 (1949)**

Heft 5

PDF erstellt am: **02.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-549419

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

SOUS LE SOLEIL DE MIRALAGO

15 février, Miralago. A mes pieds, le bleu profond du Lac Majeur, tout autour de moi, le bleu plus doux et nuancé des montagnes du Tessin et d'Italie. Sur la terrasse du home de la Croix-Rouge suisse, Secours aux enfants, fleurissent déjà les camélias, les jasmins et les violettes; je n'ai pas de peine à oublier le brouillard, la neige et le froid que j'ai laissés, ce matin, de l'autre côté du Gothard.

Le soleil resplendit partout, dans le ciel, sur le lac et sur les fleurs, et il brille aussi dans les yeux des petits prétuberculeux qui sont arrivés il y a quelques jours d'Autriche. Ils sont 63 — 27 filles et 36 garçons — âgés de 6 à 12 ans, auxquels une cure de trois ou quatre mois sera suffisante pour rendre la santé.

J'ai quitté sans regret, pour deux jours, la bise glaciale de Berne pour venir saluer nos petits hôtes et voir comment ils s'habituent à leur nouvelle existence. Quel changement, en effet, pour ces pauvres gosses, dont la plupart habitent les quartiers les plus misérables de Vienne; et comment s'étonner que quelques-uns d'entre eux se soient sentis, les premiers jours, quelque peu perdus et désorientés.

Il y avait le petit Hans, qui dès le troisième jour déclarait catégoriquement à «tante Elisabeth», la directrice du home: «Je veux rentrer

Photo Tschirren, Berne

à la maison, ma grand'mère fait beaucoup mieux la cuisine qu'ici.» La grand'mère de Hans, d'ailleurs — ses parents sont morts tuberculeux — savait faire toute chose beaucoup mieux que «tante Elisabeth». Tout, sauf la lessive, car Hans a bien voulu reconnaître que «jamais sa grand-mère ne pourrait rendre du linge aussi blanc!» Il y avait aussi Franz, un fier blondin de six ans, un de ceux à qui «on ne la fait pas!» Au moment du premier repas, lorsque «tante Elisabeth» l'a pris par la main en lui disant: «viens t'asseoir à côté de moi», il a répondu d'un air entendu: «je ne suis pas si bête!»

Aujourd'hui, tout ce petit monde a fait bonne connaissance avec la maison aux grandes chambres inondées de soleil, avec le jardin, avec le lac et les montagnes, et surtout avec «tante Elisabeth», qui est si gentille et si patiente.

Je désire, moi aussi, faire connaissance avec eux et je les interroge sur leur nom, leur âge et leur pays. Voici le benjamin de la bande, le petit Rudolf, qui n'a pas cinq ans; je lui demande s'il a des frères et sœurs: «Non répond-il avec assurance, mais j'en recevrai bientôt un; maman a déjà les coupons de textiles!»

La petite Monika, elle, ne se contente pas de répondre à mes questions; elle m'expose ses projets d'avenir, en levant vers moi un visage déjà sérieux et décidé: «Je serai danseuse, comme maman; elle ne veut pas, mais sa maman, à elle, ne voulait pas non plus. Ma maman l'a quand même été, et moi je le serai quand même aussi. Les mamans ne sont jamais d'accord.»

Puis le soir vient, et tout le monde va se coucher bien gentiment. «Si vous êtes aussi sages tous les soirs, leur dit «tante Elisabeth», je vous raconterai une histoire avant que vous vous endormiez». — «On bien vous nous enverrez un gros paquet lorsque nous serons rentrés à la maison», ajoute la petite Edith.

Enfin, à dix heures, tous sont profondément endormis. Sauf la petite Gisela, cependant. «Pourquoi ne dors-tu pas, Gisela?» — «C'est terrible, répond l'enfant, chaque fois que je ferme un œil, c'est l'autre qui s'ouvre!»

De retour dans le petit bureau de tante Elisabeth, je consulte avec elle les fiches des enfants. Comme un refrain lugubre et obsédant, les mêmes mots reviennent toujours: «Père mort tuberculeux»... «Mère gravement malade, tuberculeuse»... «Grands-parents, mère et deux frères morts tuberculeux. Père tombé au front»... Soixante-trois enfants, soixante-trois familles où la tuberculose a accompli son œuvre de mort.

Hansi, Monika, Franz, Gisela, que vous au moins échappiez à l'inexorable faucheuse! Dans le train qui me ramène vers le froid et le brouillard, je fais le vœu ardent et sincère que le soleil de Miralago vous rende à tous la santé et la vie...

Marguerite Reinhard.